

## VERSION GRECQUE

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

David-Artur Daix – Arnaud Perrot

**Coefficient : 3.**

**Durée : 4 heures.**

Cette année, la thématique de culture et civilisation antiques portait sur « L'homme et l'animal » et nous avons proposé en version grecque un extrait de la tragédie d'Euripide *Iphigénie à Aulis* (v. 1577-1597). Quand arrive la fin de la pièce, un messager vient annoncer à Clytemnestre le prodige qui s'est produit au moment où les Grecs allaient sacrifier sa fille Iphigénie pour favoriser leur départ vers Ilios : Artémis a substitué une biche à la jeune fille !

Nous avons corrigé cette année 396 copies, nombre élevé et stable (402 copies en 2022 ; 409 en 2021 ; 387 en 2020), ce dont nous nous félicitons. Les candidats ont manifestement bien compris qu'au prix de quelques efforts pendant leurs années de propédeutiques, l'épreuve de version grecque leur offre la possibilité d'obtenir de très bons résultats (dans le présent rapport, le terme « candidat » est employé de façon générique pour désigner aussi bien les candidates que les candidats). Les notes s'échelonnent ainsi de 20 à 00/20, le zéro sanctionnant les deux copies blanches que nous avons reçues. La moyenne s'élève à 09,70 (contre 09,81 en 2022 ; 09,83 en 2021 ; et 10,02 en 2020), la très légère baisse constatée tenant au fait que, si les bonnes copies étaient plus nombreuses que les années passées, de très mauvaises prestations, elles aussi plus nombreuses, leur faisaient pendant. Près de 28 % des candidats ont obtenu 14 ou plus et 13,5 % sont au-dessus de 17. Dans l'esprit du concours, comme nous le faisons depuis plusieurs années déjà, nous avons mis 20 aux quatre copies qui présentaient le moins de fautes : sans être parfaites, elles manifestaient en effet une bonne compréhension du texte et d'indéniables qualités dans l'expression française.

Ce résultat est tout à fait satisfaisant et montre que la poésie ne produit pas de plus mauvaises notes que la prose, en dépit des préjugés dont elle est parfois victime. Certes, le manque de familiarité avec le grec, que la plupart des candidats ne pratiquent que depuis l'hypokhâgne, se fait sentir et nous ne pouvons que les encourager à lire régulièrement des pages de grec pour acquérir l'aisance qui leur manque et qui leur permettrait de prendre le recul nécessaire par rapport au texte afin d'en bien comprendre le mouvement et les nuances. Pour autant, certains candidats ont su surmonter toutes les difficultés – ou presque – que présentait la version.

Il nous faut toutefois noter la baisse inquiétante de la qualité du français dans un certain nombre de copies, qu'il s'agisse de phrases privées de toute structure grammaticale, de l'incapacité à conjuguer correctement le moindre verbe au passé simple (« l'armée accueillit », « il tenait la gorge », etc.), de graves ignorances autour des emplois du subjonctif, ou des innombrables barbarismes et confusions en tout genre auxquels nous avons été confrontés cette année encore (« inonder » pour « inonder » ; « volontier » sans « s » final ; « toute entière » (*sic*) ; « hôtel », voire « hotel » (*sic*), pour « autel » ; « Atréide » pour « Atride » ; etc.). Nous sanctionnons évidemment chaque faute d'orthographe (et fortement les fautes de morphologie), y compris les impropriétés frappant la ponctuation. En outre, il convient de traduire le texte sans ajouts ni gloses : la version est un exercice de précision qui ne souffre pas de développements inutiles.

Venons-en maintenant au détail du texte pour souligner les erreurs les plus fréquemment commises et rappeler quelques principes auxquels nous sommes attachés (chaque segment est d'abord suivi d'une traduction de travail destinée à servir de point de départ à nos explications).

- **Vers 1 :**

Ἐς γῆν δ' Ἀτρεΐδαι πάς στρατός τ' ἔστη βλέπων.

*Les Atrides et toute l'armée restèrent immobiles, les yeux tournés vers la terre.*

Ce premier vers ne soulevait aucune difficulté, si ce n'est l'hyperbate parenthétique qui l'encadre et qui sépare de son complément Ἐς γῆν le participe présent βλέπων, accordé par proximité au nominatif singulier avec le sujet le plus proche alors qu'il est apposé aux deux substantifs coordonnés (Ἀτρεΐδαι πάς στρατός τ'). L'aoriste du verbe ἵστημι, qu'il convient de rendre par un passé simple en français, revêt ici sa forme intransitive : « se tenir debout, rester immobile ».

Comme souvent en poésie, l'absence d'article relève d'un souci d'économie : le sens exige ici de déterminer les deux sujets. Cette difficulté parcourt le texte et nous n'y reviendrons pas (voir v. 2 : Ἱερεὺς ; 3 : λαιμόν ; 5 : φρενὶ ; 6 : Πληγῆς κτύπον ; etc.).

Nous pensions donc mettre en confiance les candidats grâce à cette entrée en matière. Malheureusement, tel n'a pas été le cas et nous avons lu d'innombrables contresens sur ces quelques mots. En particulier, la majorité des candidats a traité la forme Ἀτρεΐδαι comme un génitif et traduit « toute l'armée des Atrides », ce qui révèle de graves lacunes touchant la morphologie nominale grecque et un manque de rigueur manifeste dans l'analyse syntaxique des tours. Nous ne dirons rien de la curieuse traduction par « Astrid » que nous avons trouvée dans quelques copies.

- **Vers 2-3 :**

Ἱερεὺς δὲ φάσγανον λαβὼν ἐπέυξατο | λαιμόν τ' ἐπεσκοπεῖθ', ἵνα πλήξειεν ἄν.

*Le prêtre, ayant saisi une épée, éleva une prière et regardait la gorge, là où il pourrait frapper.*

Ici aussi, il convenait de munir le sujet d'un article en français. La phrase, qui s'étend sur deux vers, comporte deux verbes coordonnés par τ' : ἐπέυξατο d'abord, aoriste de ἐπέυχομαι, verbe qui n'existe qu'au moyen et signifie « prier » ; et ἐπεσκοπεῖθ' ensuite, imparfait moyen de ἐπισκοπέω-ω, « observer ». L'entrée du *Bailly* pour ce second verbe réduit à tort l'usage du moyen à un emploi tardif au sens de « visiter » (pour un autre exemple classique comparable à notre texte, voir par exemple Platon, *Lysis*, 207a, cité par *LSJ* : θαμὰ ἐπεσκοπεῖτο ἡμᾶς), mais il nous a semblé que les candidats parviendraient sans mal à surmonter cette difficulté et, de fait, nous n'avons guère relevé d'erreurs sur cette forme. En revanche, il n'en est pas allé de même pour ἐπέυξατο, qui a donné lieu à d'innombrables interprétations fantaisistes, souvent associées à πυνθάνομαι.

Le participe λαβὼν, que complète φάσγανον, est apposé au sujet et note plutôt le temps, mais nous avons accepté les traductions par « avec » ou, mieux, « muni d'une épée ».

Le second vers, lui, présentait un piège : outre la prolepse du complément d'objet de la subordonnée, l'accusatif λαιμόν complétant non seulement ἐπεσκοπεῖθ' par anticipation, mais aussi le potentiel πλήξειεν ἄν, optatif aoriste de πλήττω : « frapper », cette dépendante introduite par ἵνα n'est pas une finale, mais une relative notant le lieu : « là où ». En effet, il est impossible de lire un potentiel dans une finale, toujours au subjonctif sans ἄν après ἵνα ou, éventuellement, après un temps secondaire de l'indicatif dans la principale, comme ici l'imparfait ἐπεσκοπεῖθ', à l'optatif oblique, mais là encore *sans* ἄν. En outre, même les candidats qui ont bien compris la construction

ont souvent négligé de traduire le potentiel, qu'ils ont rendu comme un conditionnel de concordance (« là où il frapperait »), ce qui est insuffisant.

- **Vers 4-5 :**

Ἔμοι δέ τ' ἄλγος οὐ μικρὸν εἰσῆει φρενὶ | κάστην νενευκῶς·

*Quant à moi, une douleur immense pénètre mon cœur et je restai immobile, tête baissée.*

La négation porte uniquement sur μικρὸν, épithète de ἄλγος, le tour formant une litote : nous avons favorisé les traductions qui ont su rendre la figure. La plupart des candidats n'ont pas traduit correctement l'imparfait du verbe εἰσέρχομαι et ont proposé pour le datif φρενὶ qui le complète (voir *Bailly s.v. εἴσειμι* III : « avec le dat. EUR. I.A. 1580 ») des traductions littérales qui ne convenaient pas du tout dans ce contexte (« diaphragme, entrailles, viscères », etc.), pourtant bien éclairé par les articles du dictionnaire.

La crase κάστην pour καὶ ἔστην, où revenait, au même temps et dans le même emploi, le premier verbe de la version (« je restai immobile »), a donné lieu à beaucoup d'erreurs d'analyse<sup>1</sup> et le participe parfait νενευκῶς apposé au sujet, le messager, à de nombreux faux-sens, alors même que le *Bailly* citait notre passage : « νενευκῶς, EUR. I.A. 1581, qui a la tête penchée ».

- **Vers 5 :**

θαῦμα δ' ἦν αἴφνης ὄραν.

*Mais il y avait soudain un spectacle extraordinaire à voir.*

Même si nous avons accepté cette lecture, il ne fallait pas construire le verbe « être » impersonnellement, suivi d'une infinitive, au sens de : « il était possible de voir soudain une chose extraordinaire ». Ici, l'infinitif ὄραν précise le substantif θαῦμα à la manière d'un accusatif de relation : « une chose extraordinaire à voir ». Et il fallait encore moins reprendre Ἔμοι dans l'expression (« je pouvais voir... »), interprétation que nous avons sanctionnée.

- **Vers 6-7 :**

Πληγῆς κτύπον γὰρ πᾶς τις ἦσθετ' ἄν σαφῶς, | τὴν παρθένον δ' οὐκ εἶδεν οὐ γῆς εἰσέδου.

*Le bruit du coup, en effet, tout un chacun le perçut clairement, mais personne ne vit l'endroit de la terre où la jeune fille avait pénétré.*

Le tour πᾶς τις (« chacun ») a généralement été bien compris et, portés par ces mots, la plupart des candidats ont simplement traduit la locution verbale à l'aoriste ἦσθετ' ἄν par un passé simple en français et non par un conditionnel. En effet, la particule ἄν ne note pas ici le potentiel du passé (« indicatif potentiel »), mais, redoublant le sens de πᾶς τις (« tout un chacun »), la répétition (l'aoriste est retenu pour des raisons d'aspect afin d'exclure du tour toute idée de durée qu'impliquerait un imparfait, incompatible avec la nature soudaine de l'événement décrit). C'est un emploi poétique ou familier très rare en prose attique, de sorte que nous nous attendions à beaucoup de fautes de mode sur ce passage, mais cela n'a pas été le cas.

Le second vers présentait lui aussi des difficultés. D'abord, les manuscrits lisent οἶδεν et non εἶδεν, correction de Matthiae retenue par Murray et Jouan, mais non par Diggle : nous avons proposé le

---

<sup>1</sup> Deux sont particulièrement remarquables : la confusion avec τὸ κάστανον d'une part, « la châtaigne » ; et celle avec l'adjectif latin *castus*, « pur ».

texte suscitant le moins de difficultés. En effet, l’adverbe de lieu οὖ, que complète le génitif partitif γῆς, est *relatif* (« l’endroit de la terre où ») et non *interrogatif* (« en quel endroit de la terre »). Certes, en grec, après les verbes « voir » et « savoir » (ainsi que « dire », « faire savoir », « montrer », « percevoir », etc. ; mais non « demander »), il arrive que des pronoms relatifs se substituent aux pronoms interrogatifs, mais cela ne se rencontre en principe qu’après une principale positive : après une principale négative, comme ici, les interrogatifs se maintiennent, parce que « ne pas savoir » ou « ne pas voir » se rapprochent pour le sens des verbes signifiant « demander » (voir Smyth § 2668). Nous devrions donc lire ὅπου dans ce contexte si le tour reposait sur une interrogative indirecte. Il est évidemment possible que nous ayons affaire à une licence poétique encouragée par les contraintes métriques, mais le mieux était de s’en tenir à une relative. Or, en français, le verbe « voir » (et donc εἶδεν) s’accommode plus facilement d’une telle traduction que le verbe « savoir » (οἶδεν, que nous avons écarté). À cela s’ajoute le temps du verbe, l’aoriste εἶδεν se combinant plus facilement avec ἤσθητ’ ἄν que le parfait οἶδεν au sens d’un présent, fût-il entendu ici comme historique.

Après la multiplication des expressions notant la répétition dans le premier vers, affirmatif, il convenait dans le second, négatif et antithétique, de renverser l’expression et de rendre le sujet par l’antonyme de « chacun », autrement dit « personne », d’autant qu’il est tout à fait possible de reprendre la particule ἄν avec l’aoriste εἶδεν et de noter ainsi de nouveau la répétition.

Enfin, et comme au v. 3, le tour comprend une prolepse, cette fois du sujet de la relative, τὴν παρθένον étant construit par anticipation comme objet de οὐκ εἶδεν. Traduire l’aoriste εἰσέδω (de εἰσδύνω : « se glisser dans, pénétrer dans, avec εἰς (ou ἐς) et l’acc. » écrit le Bailly) par « elle avait disparu » en force quelque peu le sens, mais, dans ce contexte, cela rend la situation plus claire et nous l’avons accepté.

- **Vers 8-10 :**

Βοῶ δ’ ἱερέυς, ἅπας δ’ ἐπήχησε στρατός, | ἄελπτον εἰσιδόντες ἐκ θεῶν τινος | φάσμ’, οὐ γέ  
μηδ’ ὄρωμένου πίστις παρῆν·

*Le prêtre pousse un cri et toute l’armée lui fit écho à la vue d’un prodige inespéré envoyé  
par l’un des dieux, prodige auquel, même en le voyant, on ne pouvait croire.*

Le premier verbe est au présent historique (Βοῶ n’est pas le datif de ἡ βοή !), le second à l’aoriste (de ἐπηχέω-ῶ). Il fallait bien rendre l’idée que l’armée tout entière « fit écho » au prêtre, déjà croisé au v. 2.

Nous avons accepté plusieurs nuances circonstancielles pour rendre le participe aoriste εἰσιδόντες, qui est apposé aux deux sujets précédents et accordé au pluriel selon le sens (syllepse) : « en voyant », « parce qu’ils avaient vu », « après avoir vu ».

L’hyperbate parenthétique ἄελπτον... φάσμ’ a généralement été bien comprise. En revanche, beaucoup de candidats n’ont pas rendu correctement, voire du tout, le pronom indéfini τινος, régime de la préposition ἐκ, pronom que complète le génitif partitif θεῶν.

Mais c’est surtout la relative du v. 10 qui a suscité le plus de contresens. Si son antécédent φάσμ’, placé juste avant, est facile à identifier, la construction de la proposition est complexe. Le pronom relatif au génitif (οὐ γέ), auquel se rapporte le participe apposé au présent passif ὄρωμένου, est le complément du nom πίστις. La négation μηδ’ est la forme négative de la locution adverbiale καὶ μὴ dans laquelle καὶ, au sens de « même », porte sur le participe (« même en le voyant, même si on le voyait »), tandis que la négation va avec le verbe conjugué παρῆν (« on ne pouvait y croire »). Enfin, reste le mystère de l’emploi de μηδ’ au lieu de οὐδ’ dans cette expression, mystère sur lequel les

candidats pouvaient évidemment passer, comme nous l'avons fait dans la traduction de travail que nous avons proposée, mais qui, une fois résolu, introduit dans la traduction des nuances intéressantes. L'antécédent φάσμ' étant spécifique et non générique, la relative ne saurait être conditionnelle, de sorte que la présence de μηδ' ne peut s'expliquer que de deux manières : soit par une nuance causale-hypothétique (« puisqu'aussi bien ils ne pouvaient en croire leurs yeux »), soit par une nuance consécutive (« tel qu'ils ne pouvaient en croire leurs yeux »), toutes deux notées précisément par ce choix de négation inhabituel (Smyth § 2705g : μή « caractéristique »). Nous avons accepté les deux possibilités dans les très rares copies qui ont non seulement bien compris le tour, mais qui ont aussi pris soin de donner à la relative une valeur circonstancielle. Toutefois, ici, la présence de la particule enclitique γε avec le pronom relatif fait clairement pencher la balance du côté de la cause, ὅς γε étant le relatif causal par excellence (Smyth § 2495, 2555a et 2826).

- **Vers 11-13 :**

ἔλαφος γὰρ ἀσπαίρουσ' ἔκειτ' ἐπὶ χθονὶ | ἰδεῖν μεγίστη διαπρεπῆς τε τὴν θέαν, | ἥς αἵματι  
βωμὸς ἐραίνετ' ἄρδην τῆς θεοῦ.

*Une biche encore palpitante gisait sur le sol, très grande à voir et d'un aspect magnifique, dont le sang inondait de fond en comble l'autel de la déesse.*

Le vers 11 n'aurait pas dû soulever la moindre difficulté. L'ordre des mots est naturel. Le substantif sujet ἔλαφος est certes épïcène, mais le participe présent ἀσπαίρουσ', qui le suit immédiatement, est au nominatif *féminin* singulier : c'est donc « une biche » et non « un cerf ». L'imparfait du verbe κείμαι présente une élision parfaitement courante pour ἔκειτο. Et le complément de lieu repose sur une préposition, comme en français. Pourtant, beaucoup de candidats l'ont mal identifié, le prenant souvent pour l'adverbe de lieu ἐκεῖ, et mal construit, allant chercher l'infinitif aoriste ἰδεῖν au vers suivant pour produire des tours inutilement compliqués, souvent suscités par une analyse fautive de l'accusatif de relation τὴν θέαν, « quant à l'aspect », confondu, en dépit de l'accentuation, avec « la déesse » (ce mot-là serait accentué sur la finale et non sur la pénultième, si tant est que l'on puisse effectivement employer τὴν θέαν : en effet, « la déesse » se dit ἡ θεός en grec – voir v. 13 et 16 – sauf quand on veut opposer les déesses aux dieux). En réalité, comme ὄραν au v. 5, ἰδεῖν limite le sens du superlatif (à ne pas confondre avec un comparatif) μεγίστη à la manière d'un accusatif de relation, exactement comme τὴν θέαν restreint le sens de διαπρεπῆς.

Comme les relatives précédentes, celle qui suit n'a pas toujours été bien analysée. D'abord, du fait de l'ordre des mots et des fautes d'analyse et de construction qu'ils avaient commises, beaucoup de candidats ont imaginé que son antécédent était l'accusatif τὴν θέαν entendu comme « la déesse ». Ensuite, l'hyperbate parenthétique βωμὸς... τῆς θεοῦ n'a souvent pas été vue. Enfin, les traductions littérales qui s'attachaient à rendre la voix de l'imparfait passif ἐραίνετ' étaient souvent mal maîtrisées et produisaient en français des expressions parfois proches du non-sens (certains candidats ont imaginé un autel, voire un « hôtel » volant, qui aspergeait une déesse ou un dieu de sang dans les hauteurs !). La seule solution acceptable, même si elle est bien plus lourde qu'un tour actif où l'agent αἵματι est traité comme le sujet de la relative, donne dans ce cas : « par le sang de laquelle l'autel de la déesse était inondé de fond en comble ».

- **Vers 14 :**

Κάν τῶδε Κάλχας – πῶς δοκεῖς; – χαίρων ἔφη·

*Et à ce moment-là, Calchas – comme tu l'imagines – dit en se réjouissant :*

La locution ἐν τῶδε (la préposition ἐν est prise dans une crase avec la coordination Καὶ) est temporelle ici. La traduction littérale de la question en incise, « que t'en semble ? » (sans « s » à « semble » !), n'est pas très satisfaisante en français. Jouan propose plutôt « avec la joie que tu devines » ; et plusieurs candidats s'en sont bien sortis (« dont tu imagines la joie », « tu penses bien ! », etc.).

Le participe présent χαίρων note la manière et ne saurait être un nom propre (« Calchas dit à Chairôn »), faute grossière qui dépare malheureusement plusieurs copies.

- **Vers 15-17 :**

« ᾧ τοῦδ' Ἀχαιῶν κοίρανοι κοινού στρατοῦ, | ὁράτε τήνδε θυσίαν, ἣν ἡ θεὸς | προύθηκε  
βωμίαν, ἔλαφον ὀρειδρόμον;

*« Ô chefs de cette armée commune des Achéens, voyez-vous ce sacrifice que la déesse a  
offert à vos regards sur l'autel, une biche qui court à travers les montagnes ?*

Nouvelles hyperbates parenthétiques, nouvelles fautes de construction, aggravées par la cascade de génitifs. Le vocatif ᾧ... κοίρανοι a pour complément du nom τοῦδ'... κοινού στρατοῦ, lui-même complété par Ἀχαιῶν. L'absence d'article avec l'adjectif pronominal démonstratif τοῦδ'<sup>2</sup> pour qualifier κοινού στρατοῦ est très fréquente en poésie.

Les candidats attentifs ont bien vu que le point final était interrogatif et traduit avec raison le verbe ὁράτε comme une question : « voyez-vous ? ». Son objet, le substantif τήνδε θυσίαν, sans article ici aussi, est problématique : classiquement, il signifie « sacrifice » et non « victime sacrificielle », acception tardive que le *Bailly* n'admet que chez Lucien et Plutarque (certains éditeurs ont soupçonné une interpolation et écarté plusieurs de ces vers). Cependant, l'adjectif βωμίαν, attribut du pronom relatif ἣν qui complète προύθηκε (aoriste de προτίθημι, sujet ἡ θεὸς : « la déesse ») et dont τήνδε θυσίαν est l'antécédent (« qu'elle a déposé/produit sur l'autel »), et l'apposition ἔλαφον ὀρειδρόμον (substantif et épithète épiciens) clarifient le sens de l'expression et justifient aisément cette métonymie.

- **Vers 18-19 :**

Ταύτην μάλιστα τῆς κόρης ἀσπάζεται, | ὡς μὴ μαιίνῃ βωμὸν εὐγενεὶ φόνῳ.

*Elle accueille cette victime bien plus volontiers que la jeune vierge, afin de ne pas souiller  
son autel d'un sang généreux.*

La difficulté venait de l'emploi rare et inhabituel du superlatif μάλιστα en lieu et place du comparatif μάλλον que l'on attendrait normalement dans ce tour où le génitif τῆς κόρης complète la comparaison (voir *LSJ* s.v. μάλα III.4, qui cite ce vers ; voir aussi *Bailly* s.v. μάλα III, qui devait aider les candidats). Nous avons privilégié les traductions insistantes : « elle fait bien meilleur accueil, elle apprécie bien plus, etc. ». Par ailleurs, Euripide, après avoir employé τὴν παρθένον pour désigner

<sup>2</sup> Le démonstratif grec de 1<sup>re</sup> personne ne doit pas être confondu avec l'espagnol *todos*, une faute moins rare dans les copies qu'on pourrait le croire.

Iphigénie, ayant opté cette fois pour τῆς κόρης, il convenait de varier la traduction, « la jeune vierge » remplaçant « la jeune fille » (ou vice versa).

Au v. 19, la subordinée est finale et ὡς signifie « afin que ». Elle a même sujet que la principale, « la déesse ». Les éditeurs qui préfèrent la *lectio difficilior* retiennent l'optatif μιάνοι présent dans les meilleurs manuscrits au lieu du subjonctif μιάνη, mais cet emploi après un temps primaire (dans la bouche de Calchas, le verbe ἀσπάζεται renvoie à l'instant présent) est exceptionnel et difficile à justifier (voir Goodwin § 322) et nous avons naturellement préféré la leçon la plus claire.

Beaucoup de candidats ont proposé pour le datif instrumental εὐγενεῖ φόνῳ des traductions qui faisaient contresens : « par un noble meurtre, par un meurtre de bonne naissance, etc. ». De tels raccourcis ne passent pas dans notre langue et il fallait ou bien rapporter φόνῳ à la victime (« par un sang »), ou bien traduire l'épithète εὐγενεῖ en en explicitant le sens (« d'une noble victime »). Cet adjectif a plutôt un sens moral ici et renvoie au courage et à la générosité dont a fait preuve Iphigénie, qui a accepté de se sacrifier pour le bien de la cause grecque. Mais les candidats n'étaient pas censés connaître ces détails et, dans tous les cas, « noble » ou « bien né » convenait très bien.

- **Vers 20-21 :**

Ἠδέως τε τοῦτ' ἐδέξατο καὶ πλοῦν οὐριον | δίδωσιν ἡμῖν Ἴλιου τ' ἐπιδρομάς. »

*C'est avec plaisir qu'elle a accepté ce geste et nous accorde de faire voile avec des vents favorables et d'attaquer Ilios.*

L'aoriste ἐδέξατο et le présent δίδωσιν ont toujours pour sujet la déesse. Le verbe δέχομαι, « accepter, accueillir », comme ἐπεύχομαι au v. 2, n'existe qu'au moyen et le démonstratif τοῦτ' ne saurait être le sujet d'un tour passif. En outre, ce pronom est au neutre et ne peut reprendre la biche : il désigne « ce sacrifice, ce geste » offert par les Achéens et il était bon de préciser la traduction française par l'emploi d'un substantif.

Les fautes d'analyse sur le présent δίδωσιν, interprété généralement comme une 3<sup>e</sup> personne du pluriel, ont été très nombreuses et révèlent les difficultés que présente pour les candidats la morphologie verbale grecque, en particulier celle des verbes en -μι. Les deux compléments d'objet de ce verbe sont coordonnés par τ' et forme une dernière hyperbate parenthétique : πλοῦν οὐριον... Ἴλιου τ' ἐπιδρομάς. Dans beaucoup de copies, ἐπιδρομάς est mal traduit : il ne s'agit ni de « courses », ni d'un « lieu pour courir » (*sic*), ni de « lieux pour aborder », mais d'« incursions », d'« attaques » (voir *Bailly* 2). La particule τ' est enclitique : cela signifie que le génitif Ἴλιου sur lequel elle porte complète non pas le substantif qui précède (πλοῦν οὐριον), mais celui qui suit (ἐπιδρομάς) : « des attaques contre Ilios<sup>3</sup> ». Comme l'ont bien senti plusieurs candidats, on pouvait rendre ces deux objets coordonnés par un hendiadys en faisant dépendre le second du premier pour le sens : « elle nous accorde de naviguer avec l'aide de vents favorables *pour attaquer Ilios* ».

Une perle pour finir : l'adjectif οὐριος, « poussé par un vent favorable », n'a rien à voir avec le substantif neutre τὸ οὔρον, « l'urine » !

Comme toujours, le texte formait un tout qu'il fallait considérer à la fois dans le détail et dans son ensemble. C'est la seule manière d'en saisir toutes les articulations et les nuances. Malheureusement, beaucoup de candidats ne parviennent pas à prendre le recul nécessaire et font du sujet une lecture myope. Améliorer leur familiarité avec le grec est donc essentiel et nous les encourageons vivement à traduire régulièrement des textes d'auteurs classiques avec leur

---

<sup>3</sup> Dans nombre de copies, l'orthographe d'Ilios était régulièrement, et malheureusement, fautive (« Illion, Ilios », etc.).

grammaire sous les yeux en analysant systématiquement formes et constructions et en procédant à des révisions méthodiques de la morphologie nominale et verbale (notamment celle des verbes en -μι) et de la syntaxe (les efforts pourront porter, en particulier, sur les propositions subordonnées conditionnelles et relatives, ou encore sur les différents usages de l'optatif) grecques. Ce sont là les plus sûrs garants d'une note au moins honorable à l'épreuve de version.

***Nota bene :***

Lors de l'épreuve, les candidats peuvent consulter un ou plusieurs dictionnaires. Cependant, nous attirons leur attention, comme celle de leurs préparateurs, sur un point important. Lorsque nous choisissons un sujet de version, nous nous servons du *Dictionnaire grec-français* d'Anatole Bailly (la version intégrale et non l'abrégé) pour en évaluer la difficulté. Or telle forme, telle expression, telle phrase parfois, bien expliquées dans cet ouvrage, ne le sont pas forcément ailleurs. Le jury invite donc les candidats à privilégier cet instrument plutôt qu'un autre.